

Introduction

Les gauches québécoises. Quelles spécificités ? Quelles similitudes ?

Jean-Philippe Warren

Volume 14, numéro 1, 2011

À courant et à contre-courant : les gauches québécoises depuis 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005983ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005983ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Warren, J.-P. (2011). Introduction : les gauches québécoises. Quelles spécificités ? Quelles similitudes ? *Globe*, 14(1), 13–16.
<https://doi.org/10.7202/1005983ar>

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'idéal d'une société socialiste est passé de Charybde en Scylla, c'est-à-dire de la Russie bolchevique au Cuba de Fidel Castro, puis de la Chine maoïste à l'Albanie d'Enver Hoxha, dans une sorte d'escalade de la bêtise et de l'horreur. La gauche telle qu'elle s'était pensée et imaginée depuis un siècle se retrouvait soudain sans acteur, sans lieu et sans projet. D'une part, elle allait bientôt se disperser en une pléiade de groupes plus ou moins corporatistes et bureaucratisés, agglutinés autour d'une série de problèmes sociaux pensés sur le mode de la discrimination. La solution à ces problèmes empruntera d'ordinaire la voie des droits (donc des recours judiciaires) et du financement public (donc du lobbying). D'autre part, elle allait désormais viser non plus à sortir du système les franges défavorisées de la population (selon l'ancienne utopie marcusienne qui imaginait les ouvriers, les femmes et les jeunes distiller une socialité en rupture totale avec l'ordre ancien), mais à les y intégrer en leur offrant la chance de participer pleinement aux bienfaits du marché du travail et de la société de consommation. Ainsi, par exemple, après la première vague féministe animée par les suffragettes, la seconde par les radicales antipatriarcales et la troisième par les militantes antibourgeoises et antiracistes, la quatrième vague allait s'illustrer par un « girl power » cherchant à conjuguer séduction et carrière professionnelle.

Cette évolution n'est pas banale et offre des pistes de réflexion fructueuses. On sait que, suivant de près l'évolution du contexte social, la gauche, toujours plurielle, a suscité par le passé des définitions changeantes, voire concurrentes : gauche anarchiste, gauche prolétarienne, gauche communautariste, gauche sociale-démocrate, autant de vêtements différents enfilés par des hommes et des femmes ayant fait du combat contre les inégalités et les injustices le principe premier de leurs engagements politiques. Il est possible que nous assistions à nouveau à un autre avatar de cet idéal ancien. De manière massive, toutefois, ce qui saute aux yeux des observateurs contemporains, c'est la reconversion récente des principes de la gauche dans le langage de la droite et l'adoption du fameux programme de la « troisième voie », autant dans l'Angleterre de Tony Blair que dans les États-Unis de Bill Clinton ou le Canada de Jean Chrétien. Qui eût cru que l'on discuterait un jour sérieusement de la possibilité de nommer – avant l'affaire new-yorkaise – le président du Fonds monétaire international représentant du Parti socialiste français ? Qui eût cru que l'extrême droite représenterait la deuxième force politique de plusieurs pays européens un peu plus de soixante ans après l'Holocauste ? Qui eût cru que le Parti conservateur canadien pourrait se maintenir au pouvoir avec un programme aussi néolibéral ? La gauche semble ne faire des gains que

dans des pays émergents comme la Bolivie ou le Brésil. Ailleurs, elle se désole et se cherche.

Le moment a donc paru propice pour lancer un numéro thématique qui puisse participer au renouvellement récent des études sur la gauche au Québec². Mais qu'on y prenne garde, ce faisant, la revue *Globe* invitait immédiatement les chercheurs à quitter le terrain de l'héroïsation (des militants et des militantes) et de l'exceptionnalisme (québécois) afin de dégager les conditions sociales, politiques ou culturelles qui peuvent nous aider à saisir comment se sont construits, depuis cinquante ans, de vastes mouvements sociaux (syndicalisme, contre-culture, maoïsme, féminisme radical, etc.), mais aussi de grandes politiques sociales-démocrates qui ont reçu le nom de « modèle québécois ». Comment analyser, de manière à la fois locale et globale, le cycle historique qui va du keynésianisme à la « troisième voie », des mouvements sociaux aux organisations non gouvernementales, de l'idéologie de la décolonisation à l'altermondialisation, des syndicats de combat aux groupes de pression, des causes ouvrières aux enjeux écologiques, d'Ernesto Che Guevara au sous-commandant Marcos ou du courant hippie à la simplicité volontaire ? Dans cette histoire tumultueuse, en quoi la gauche québécoise peut-elle être dite originale ou, au contraire, le reflet de tendances sociales ou d'idéologies politiques qui se sont d'abord développées ailleurs ? Que dit cette gauche depuis cinquante ans ? Quelle posture militante adopte-t-elle ? Voilà quelques-unes des questions que nous voulions soulever en lançant notre appel de textes.

Ce numéro se veut résolument interdisciplinaire, invitant des politologues, des sociologues, des historiens, des littéraires et des spécialistes des médias à partager quelques-unes de leurs hypothèses. À travers leur article, les auteurs ont passé en revue des dimensions essentielles de l'expérience de la gauche québécoise. Martine-Emmanuelle Lapointe compare l'engagement politique dans les romans d'Hubert Aquin et de Mordecai Richler, deux écrivains montréalais qui semblent graviter dans des sphères culturelles étanches. Daniel Béland et André Lecours reviennent sur la notion de « petite société » pour comprendre l'émergence, dans l'après-guerre, d'un nationalisme social-démocrate au Québec. Sylvano Santini rappelle la pensée d'un personnage haut en couleur des années 1960 et 1970, Patrick Straram, un intellectuel ayant introduit la pensée situationniste sur les rives du Saint-Laurent avant de devenir un des chantres de la contre-culture. Ève Lamoureux retrace le

✦ ✦ ✦

2. Pour un premier survol de cette littérature, lire, dans ce numéro, la note critique de Céline Saint-Pierre.

parcours des artistes de gauche en arts visuels depuis une quarantaine d'années en dégageant leurs similarités et leurs spécificités par rapport à ceux d'autres pays. Anne Goldenberg et Serge Proulx s'attachent à la question de l'action communautaire québécoise à l'ère numérique, question globale s'il en est une. Enfin, Jean-Philippe Warren décrit les procès des détenus felquistes sur l'horizon international des procès politiques. Trois notes de recherche suivent cet inventaire d'analyses et d'études. Marc Angenot et Tanka Gagné se munissent des concepts de l'analyse du discours pour décortiquer les articles publiés dans la revue *Socialisme québécois*. Céline Saint-Pierre épiluche pour sa part quelques publications récentes pour y déceler des constantes et des ruptures. André Drainville se penche finalement sur la longue histoire de la gauche afin de situer dans le temps l'émergence de Québec solidaire.

Cet ensemble offre quelques lunettes d'approche pour observer l'évolution d'un sujet complexe et fuyant. La gauche contemporaine se cherche, avons-nous affirmé d'emblée. Mais ce que le lecteur trouvera d'abord dans les pages qui suivent est tout autant une image de la gauche qu'un portrait de la société québécoise. Car, pour le meilleur ou pour le pire, le Québec s'est défini depuis la Révolution tranquille comme une société progressiste et égalitaire, résistant un peu plus que d'autres provinces à la poussée néolibérale qui bouleversait le reste du continent. Le Québec n'a jamais été et ne sera jamais un Cuba du nord comme certains critiques conservateurs le craignent encore ; mais de la Caisse de dépôt aux garderies à 7 \$, d'En Lutte ! à Québec solidaire ou du Front de libération des femmes à la Marche des femmes, le « modèle québécois » s'est trouvé intimement lié à l'identité nationale. Parlant de l'un, nous étions inévitablement conduits à parler de l'autre.